Germanica

68 | 2e trimestre 2021

La rupture temporelle de 1989 et sa représentation
dans la littérature, le cinéma et le théâtre

Histoire des Juifs et Juives d'Allemagne (1867-1933).
Études réunies par Laurence Guillon, Patrick Farges
et Laurent Dedryvère

Andrée Lerousseau

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/germanica/11203>

DOI : 10.4000/germanica.11203

ISSN : 2107-0784

Éditeur

Université de Lille

Édition imprimée

Date de publication : 28 juin 2021

Pagination : 191-195

ISBN : 978-2-913857-47-6

ISSN : 0984-2632

Référence électronique

Andrée Lerousseau, « *Histoire des Juifs et Juives d'Allemagne (1867-1933)*. Études réunies par Laurence Guillon, Patrick Farges et Laurent Dedryvère », *Germanica* [En ligne], 68 | 2e trimestre 2021, mis en ligne le 28 juin 2021, consulté le 03 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/germanica/11203> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/germanica.11203>

Ce document a été généré automatiquement le 3 janvier 2023.

Tous droits réservés

Histoire des Juifs et Juives d'Allemagne (1867-1933). Études réunies par Laurence Guillon, Patrick Farges et Laurent Dedryvère

Andrée Lerousseau

RÉFÉRENCE

Histoire des Juifs et Juives d'Allemagne (1867-1933). Études réunies par Laurence Guillon, Patrick Farges et Laurent Dedryvère, Cahiers d'Études Germaniques, 2019/2 – n° 77, 235 p.

- 1 Le numéro s'articule autour de la notion de « *Lebenswelt(en)* », qui, pour reprendre les termes de Ricœur, introduit « ce surplus de sens de l'expérience vive » qui vient enrichir l'analyse du processus « dialectique » d'exclusion et d'inclusion. Le recours aux « espaces vécus » permet ainsi de cerner au plus près « la pluralité des existences juives dans l'espace germanophone » durant les décennies comprises entre 1867, date à laquelle s'amorce l'émancipation officielle inscrite dans la constitution de la Confédération Germanique du Nord étendue par la suite à l'ensemble de l'Empire allemand, jusqu'à 1933, période marquée par un décalage « entre statut légal et position réelle » où l'Allemagne (et en particulier les villes) apparaît comme le « champ d'expérimentation de nouvelles formes d'existences juives “modernes” » (cf. avant-propos).
- 2 Dans une approche socio-historique, Daniel Azuélos revient sur « l'embourgeoisement » d'une partie importante des Juifs allemands, sur leur adhésion au « paradigme libéral »¹ et à un « *ethos* » fondé sur l'idéal de la *Bildung* allemande, et sur leur participation active à la constitution d'une identité culturelle, la *Bürgerlichkeit*, porteuse des valeurs universelles héritées de l'*Aufklärung*, dont ils seront peut-être les ultimes gardiens, suite à l'infléchissement de la conscience de soi de la bourgeoisie allemande sous

l'influence du nationalisme. Un autre exemple d'appropriation des normes comportementales de la bourgeoisie majoritaire est fourni par les pratiques économiques sur lesquelles Nicole Colin porte son attention. La comparaison de ces pratiques fait en effet ressortir non pas une dichotomie entre « identité et altérité », mais une « similitude », les motivations et les comportements communs trahissant une même aspiration à la reconnaissance sociale dans une Allemagne où la bourgeoisie était maintenue en marge de l'exercice du pouvoir politique. La seconde partie est un habile démontage des constructions élaborées par le discours antisémite afin de rendre à ces Juifs leur « visibilité » et de gommer toute similitude jugée de surface, dans la mise en scène – à grand renfort de stéréotypes et dans un recours à une éthique du travail, argument qui n'est pas à proprement parler nouveau – d'un capitalisme « juif » se démarquant radicalement sur le fond d'un capitalisme national allemand. Si l'on se tourne avec Johanna Heinen du côté du mécénat, l'*habitus* sur lequel reposait celui-ci et la « logique du *champ social* » dans lequel s'inscrivent les donateurs et bienfaiteurs ne permet pas non plus d'établir une distinction entre Juifs et non-Juifs. Dressant un inventaire précis des mécènes ayant soutenu l'acquisition d'œuvres impressionnistes françaises pour la Galerie nationale de Berlin durant l'Empire, l'auteure réfute en outre les anciens modèles d'explication susceptibles d'alimenter le discours antisémite : l'idée d'une « surreprésentation » des Juifs et celle d'une fronde dirigée contre l'idéal et la politique artistiques de Guillaume II.

- 3 À l'époque moderne, marquée par leur « entrée en bourgeoisie », les Juifs allemands gravitent vers les centres urbains. Partant de la triade « commerce-commensalité-connubium » appliquée aux différentes couches sociales, dans une prise en considération des différences confessionnelles et des espaces de vie et de sociabilité, Armin Owzar examine les relations entre Juifs et non-Juifs dans la ville de Hambourg, dans un exposé qui fait la démonstration de la pertinence d'une approche par le biais des « *Lebenswelten* », s'appuyant entre autres sur cette source inédite pour le lecteur que sont les archives de la police de « vigilance » hambourgeoise. Laurence Guillon, quant à elle, met en évidence « la pluralité des existences juives » et le transfert des lieux de vie à Berlin, « “épicerie” de la vie juive en Allemagne », cette diversité, si elle est parfois source de tensions, étant au fondement de l'extraordinaire vitalité et de l'effervescence intellectuelle qui caractérisent les Juifs berlinois, confrontés toutefois à l'émergence et à la montée d'un nouvel antisémitisme.
- 4 Les tensions entre tradition et modernité, l'adhésion à une certaine image de la germanité, l'adoption de plusieurs types de comportement, sont autant d'aspects revisités par Patrick Farges sous l'angle du « genre » dans son analyse d'une part de la position occupée par les femmes juives dans la sphère domestique et privée et dans l'espace public s'entrouvrant à elles, et d'autre part des « masculinités germano-juives » d'où se dégage à notre sens, en marge du mimétisme, même si cela n'est pas clairement exprimé, une « troisième voie », celle du « Nouveau juif » qui, s'il partage l'idéal de virilité du modèle de masculinité « allemand », n'en fait pas moins référence à une représentation juive beaucoup plus ancienne, celle des « ancêtres mythiques ». Anne-Laure Briatte, pour sa part, revient sur le rôle exercé par les femmes juives dans le mouvement féministe dit « bourgeois », sur leurs motivations et champs d'action privilégiés et sur l'évolution et la détérioration des relations avec les féministes non-juives. Il est toutefois difficile au lecteur et à l'historien d'adhérer à des formulations indiquant que l'antisémitisme trouvait son fondement dans les « pseudo-théories

raciales » développées à l'époque (est-ce à dire qu'il y aurait de « vraies » théories raciales qui seraient acceptables et fourniraient *a posteriori* une grille de lecture ?).

- 5 Dans un contexte où avaient longtemps prévalu les aspirations assimilationnistes, mises à mal par la montée de l'antisémitisme et la distance maintenue par la société environnante à l'égard des Juifs, un certain nombre d'intellectuels juifs furent amenés à s'interroger sur la façon dont ils envisageaient l'existence juive en Allemagne et en diaspora. Dans son étude axée autour des notions de « judéité » et de « germanité », Sonia Goldblum revient sur les débats suscités au sein du monde juif allemand par l'essai de Moritz Goldstein, *Deutsch-jüdischer Parnass* (1912), et par le livre de Hermann Cohen *Deutschtum und Judentum* (1915). Le rappel des positions antagonistes adoptées par les deux auteurs et l'analyse de la réception des deux ouvrages apporte un riche éclairage sur la diversité des points de vue et sur les tentatives de définition d'une identité juive en Allemagne durant la période de transition des années 1910, alors que s'amorce la « Renaissance juive ». Avec pour fil directeur le thème de la « diaspora » dans l'œuvre d'auteurs juifs se rattachant au courant de l'expressionnisme, Katja Schubert dégage et explore quant à elle la « troisième voie », empruntée par ces écrivains, en marge du modèle libéral-assimilationniste et de la visée nationaliste-sioniste, l'essai constituant un apport significatif à l'étude de la littérature judéo-allemande de l'époque.
- 6 Face à un antisémitisme protéiforme de plus en plus affiché, qui bientôt ne reculera plus devant la violence, le sionisme pouvait apparaître comme la réponse la plus radicale et la solution en vue d'une « normalisation » des Juifs. S'il fut toujours largement minoritaire chez les Juifs allemands, Olivier Baisez n'en souligne pas moins « l'ancrage » de celui-ci dans le « contexte allemand » où il puisa plusieurs de ses modèles, certaines des grandes figures du sionisme apparaissant comme autant « d'archétypes allemands » : le naturaliste Otto Wartburg, partisan de la *Weltpolitik* bien intégré dans les milieux coloniaux, qui mit ses talents au service de l'implantation en Palestine ; le médecin hygiéniste Félix Theilhaber qui développa une réflexion autour des possibilités et des moyens de régénération du corps national juif ; et le philosophe Martin Buber, éminent représentant du « sionisme culturel », esprit messianique et homme du dialogue par excellence, qui fut l'un des artisans de la Renaissance juive dont l'Allemagne allait devenir l'épicentre. Fruit de la rencontre avec les Juifs de l'Est, cette renaissance culturelle, qui fait l'objet de l'étude de Delphine Bechtel, modifia radicalement la perception qu'avaient les Juifs allemands d'eux-mêmes et de la judéité. Mesurant désormais la fragilité, voire la vanité, de l'assimilation, ceux-ci, qui n'avaient eu de cesse depuis l'*Aufklärung* de se démarquer des *Ostjuden*, renouèrent à leur contact avec les forces vives du judaïsme, avec la découverte, grâce aux passeurs que furent Buber ou Scholem (pour ne citer qu'eux parmi les plus grands) de la spiritualité juive et des trésors de la littérature et de la culture yiddish. Ce retour aux sources, qui entraîna également la reconnaissance et la promotion des langues juives qui avaient été délaissées au profit de l'allemand, s'accompagna du sentiment de former une « communauté d'origine et de destin », un « peuple » au sein même de l'Allemagne. La constitution d'une image positive de soi et l'affirmation d'une judéité non plus marquée du sceau de la retenue, voire de la honte, mais objet de fierté, fut toutefois pour un certain nombre de Juifs chose impossible. D'où l'émergence, dans les dernières décennies du XIX^e siècle, d'un phénomène majeur, qualifié de « haine de soi juive », abordé par Martine Benoit dans un exposé d'une remarquable rigueur. Dans une approche à la fois socio-historique, psychologique et littéraire, l'auteure, après avoir

tenté de cerner au plus près la signification du terme dont la paternité est attribuée à Theodor Lessing, examine les différentes manifestations de cette haine à la fois dans les décisions et comportements d'êtres en « souffrance » et dans la littérature témoignant de l'expérience d'une auto-annihilation, d'un art « de disparaître pour devenir l'autre ».

- 7 Instructive et bien documentée, la contribution de Laurent Dedryvère sur « l'enseignement de l'histoire juive dans les lycées autrichiens autour de 1900 », dans laquelle l'auteur se penche sur les manuels d'histoire juive « postbiblique » rédigés en allemand qui avaient cours dans la Double Monarchie entre 1900 et 1914, illustre le caractère transnational des débats précédemment évoqués et offre un état des lieux de l'historiographie juive de l'époque où prédomine une conception allant dans le sens de la « science du judaïsme » au détriment de la culture et de la religiosité des *Ostjuden* et une vision plus « irénique » qu'en Allemagne s'expliquant entre autres par la censure, imposée par l'administration scolaire, des passages portant sur l'antijudaïsme et sur l'antisémitisme moderne dont l'Autriche fut l'autre berceau. Si Laurent Dedryvère souligne à juste titre « l'importance de l'éducation dans l'histoire juive », on déplorera toutefois en ce domaine – mais cela vaut également pour les efforts en vue de dégager une « troisième voie » praticable pour le judaïsme allemand et diasporique – l'absence de contribution sur Franz Rosenzweig.
- 8 En conclusion, nous soulignerons que ce numéro des *Cahiers d'Études Germaniques* a le mérite d'aborder dans son ensemble l'histoire des Juifs et des Juives d'Allemagne en marge des schémas un peu trop binaires et simplistes dénoncés avec raison et fermeté par Daniel Azuéllos, et qu'il alimente la réflexion autour de la notion controversée de « symbiose judéo-allemande ». Le lecteur peut ainsi appréhender la façon dont se déclinent les expériences juives dans toute leur diversité et complexité, et mesurer l'ambivalence caractéristique des rapports entretenus par les Juifs avec l'Allemagne, que Moritz Goldstein, cité par Sonia Goldblum, résumait en une métaphore qui n'est pas sans rappeler Heine : « *Unser Verhältnis zu Deutschland ist das einer unglücklichen Liebe: wir wollen endlich männlich genug sein, uns die Geliebte, statt ihr endlos kläglich nachzuschmachten, mit kräftigem Entschlusse aus dem Herzen zu reißen – und bleibe auch ein Stück Herz hängen.* »

NOTES

1. Terme emprunté à l'essai de Daniel Azuéllos, *L'entrée en bourgeoisie des Juifs allemands ou le paradigme libéral (1800-1933)*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003.